

Julia Bavouzet

### **Krúdy et les Slovaques : une représentation de l'Autre**

Cette étude se propose d'aborder quelques aspects de la représentation des Slovaques dans l'œuvre littéraire de Gyula Krúdy. Étudier ces représentations présente un double intérêt, tant historique que littéraire. Historique, dans la mesure où Krúdy rend compte de stéréotypes, d'images construites de soi et de l'autre au moment de la définition des nationalismes. En effet des stéréotypes circulaient sur les différentes nationalités, qui tiraient leurs origines du contexte politique de l'époque libérale : la montée des nationalismes en réaction à la politique de magyarisation, et la crispation identitaire qui en résulta. Ce nationalisme entraîna d'un côté comme de l'autre la formation d'une image de soi magnifiée, et en corollaire une image dépréciée de l'autre. C'est par exemple à travers cette dialectique du « nous » / « eux » qu'il faut comprendre le sens particulier de la désignation des Slovaques par les Hongrois comme « *tót*<sup>1</sup> », terme que Krúdy emploie exclusivement. L'étude de la présence de ces stéréotypes et lieux communs chez Krúdy permet donc, non pas de dresser un tableau du monde slovaque tel qu'il était au tournant du XXe siècle, mais de rendre compte d'un imaginaire social, de « l'espace idéologique et culturel dans lequel l'auteur et son public se situent<sup>2</sup> ».

L'analyse de ces représentations présente aussi un intérêt littéraire, esthétique. Il faut en effet distinguer les lieux communs de ce qui appartient en propre à l'auteur. Le traitement des Slovaques comme thème littéraire permet l'émergence de types littéraires dotés d'une charge poétique particulière à l'œuvre de Krúdy : cet imaginaire personnel doit aussi être étudié. On peut alors se demander dans quelle mesure la représentation des Slovaques dans l'œuvre de Krúdy se dissocie-t-elle des représentations traditionnelles et stéréotypées élaborées à l'époque libérale?

Avant toute chose, rappelons la place particulière qu'occupent les Slovaques dans l'œuvre de Krúdy. Il s'agit de la nationalité (non-magyars) la plus représentée par l'auteur, aux côtés des Allemands, des Juifs et des Polonais, et bien devant les Serbes, les Roumains et les Ruthènes qui en sont presque absents. Quant aux Tsiganes, Krúdy les met volontiers en scène mais développe rarement ces personnages. On peut fournir à cela une explication biographique : né à Nyíregyháza où il a rencontré des Tirpák<sup>3</sup> et ayant fréquenté trois années le lycée piariste de

---

<sup>1</sup> Le terme « *tót* » est en effet celui par lequel les Hongrois désignent les Slovaques qui prend une connotation fortement péjorative dès la fin du XVIIIe, au moment où les Slovaques commencent à se désigner eux-mêmes comme « *szlovák* ». Si les Hongrois continuent à les appeler « *tót* », c'est de façon méprisante pour continuer à les identifier à un peuple ethnique, incapable de former une nation politique. Cette charge de mépris est pourtant absente chez Krúdy, qui ne semble désigner les Slovaques sous le nom de « *tót* » que pour conforter son point de vue d'écrivain hongrois.

<sup>2</sup> Pageaux, Daniel-Henri, *Images du Portugal dans les lettres françaises*, Paris, 1971

<sup>3</sup> Population d'origine slovaque de Nyíregyháza. En 1753, 331 familles slovaques originaires de Felvidék répondirent à l'appel des autorités et repeuplèrent la ville, dont la population compta alors 80% de Slovaques.

Podolin dans le comitat de Szepes, il fut très tôt plongé dans le monde slovaque. L'auteur met en scène ses personnages slovaques le plus souvent dans des nouvelles ou histoires courtes se déroulant en Haute-Hongrie, et Podolin en est un lieu récurrent.

Les personnages slovaques sont traités par Krúdy sur trois modes différents : simplement mentionnés et participant au décor plurinational, ou au contraire développés au point de devenir des personnages éponymes. Ce traitement différencié recoupe la distinction entre monde slovaque rural, que l'écrivain hongrois décrit d'un point de vue extérieur, et personnages slovaques citadins, plus ou moins assimilés, et dont le rôle est plus développé. Il faut reconnaître que ces deux représentations des Slovaques sont traitées par Krúdy de manière conventionnelle. En revanche, on peut distinguer dans un troisième temps un traitement poétique particulier qui nous conduira à proposer des pistes pour étudier la formation d'un imaginaire littéraire personnel à travers une certaine représentation des Slovaques.

#### *Une (re)présentation générale*

Commençons avant tout par une présentation générale du monde slovaque dans la Hongrie historique. Ainsi que la plupart des nationalités présentes dans la Hongrie de la Double Monarchie, les Slovaques vivaient dans une région ethniquement compacte, dans leur cas en Haute Hongrie (future Slovaquie). Cette région se composait des 16 comitats du Nord et Nord-Ouest du pays et rassemblait 80% des Slovaques. Du fait des migrations, des déplacements de population et des repeuplements successifs, on retrouve d'autres foyers d'habitation slovaques dans la capitale, le centre du pays – la Grande Plaine ou *Alföld*-, et dès le XIXe dans les grands centres industriels. La Haute Hongrie n'avait alors aucune autonomie territoriale malgré son peuplement particulier, et faisait entièrement partie de la Hongrie historique.

Chez Krúdy, on rencontre le plus souvent des personnages d'origine slovaque dans les nouvelles qui s'y déroulent. Il est en effet rarement fait mention de Slovaques hors de la Haute Hongrie, si ce n'est des Tirpák de Nyiregyháza. C'est donc en référence à cette homogénéité ethnique que l'on retrouve fréquemment dans l'œuvre de Krúdy l'appellation « *tótország* » (sans majuscule, et avec dérision au vu de l'absence d'existence juridique), pour désigner ce « pays slovaque », aussi souvent qualifié de « *görbe ország* ». De plus, dans la bouche de personnages hongrois (c'est-à-dire magyars) la région est souvent qualifiée de façon péjorative.

---

Dans la nouvelle *Comment vendent-ils la patrie ?*<sup>4</sup>, Pál Csáki, le personnage principal et oncle du narrateur arrive dans une petite ville de Haute Hongrie et laisse exprimer son mépris devant les habitants slovaques : « Fi dans quel monde slovaque avons-nous atterri ! ». Autre marque de mépris exprimée par un personnage hongrois : « pays slovaque, qu'il soit englouti ! », émis par Mme Vitkóczy dans la nouvelle *Gyurkovay rentre à la maison*<sup>5</sup>. En outre, ce jugement reprend la traditionnelle opposition *Alföld / Felvidék*, Mme Vitkóczy ayant entrepris de marier ses filles originaires de la Grande Plaine dans les « comitats du Nord », « là-bas parmi les Slovaques ». Dans la bouche des personnages hongrois, ces remarques négatives viennent de manière quasi systématique qualifier les Slovaques et leur région .

Dans la Double Monarchie, les Slovaques se réduisaient à de rares exceptions à un peuple de paysans : en effet, seuls 8,1% des Slovaques sont citadins en 1910. L'élite slovaque, intellectuelle et urbaine et essentiellement bilingue, prit naturellement le chemin de l'assimilation et s'identifia rapidement à l'élite magyare, « classe dominante ». D'après ce schéma traditionnel, la noblesse slovaque fut historiquement assimilée à la noblesse hongroise, *Natio Hungarica*, et s'est magyarisée. On retrouve donc d'autant moins de nobles et de citadins slovaques.

Krúdy rend compte par un traitement différencié de cette distinction entre monde slovaque rural, et citadins slovaques plus ou moins « magyarisés ». Il existe donc dans son œuvre une différence fondamentale entre les paysans et les Slovaques ruraux, habitant dans des villages, et ceux qui, dans les villes<sup>6</sup>, sont concernés par la question de l'assimilation.

Pour ce qui est des paysans slovaques, c'est par la pauvreté que Krúdy les qualifie le plus souvent. À ce point, l'expression « petit village slovaque décrépît » devient comme une formule consacrée, qu'on retrouve dans le roman *Le fantôme de Podolin*<sup>7</sup>, mais aussi dans certaines nouvelles : *La bague de diamant*<sup>8</sup>, *Le Poprád ne reviendra pas*<sup>9</sup>. Pourtant, les villages slovaques ne sont pas décrits outre mesure : il s'agit d'un monde clôt auquel le narrateur (toujours hongrois) n'a pas accès. Seule exception, qui ne fait que conforter cette affirmation : la scène de l'enterrement de la mère d'Ansurka dans *Le fantôme de Podolin*.

La pauvreté – réelle – des Slovaques est aussi rendue chez Krúdy par le topos de l'émigration. En effet, le thème de l'émigration en Amérique revient de manière quasi automatique dès

---

<sup>4</sup> Krúdy Gyula, *Hogyan adják el a hazát ?*, 1911 (1512). La parenthèse qui suit l'année de parution indique toujours le numéro attribué par la bibliographie krúdyenne de Mihály Gedényi. Cf. M. Gedényi, *Krúdy Gyula bibliográfia 1892-1976*, Budapest, PIM, 1978.

<sup>5</sup> Krúdy Gyula, *Gyurkovay hazaballag*, 1908 (1234)

<sup>6</sup> Sur la question de la dichotomie ville (*város*)/ village (*falu*), voir l'article de A. Fábri, « *Vár, város, adoma : A Felvidék képe Jókai Mór, Mikszáth Kálmán és Krúdy Gyula műveiben* »

<sup>7</sup> Krúdy Gyula, *Podolini kisértet*, 1906 (1041)

<sup>8</sup> Krúdy Gyula, *A gyémántgyűrű*, 1907 (1145)

<sup>9</sup> Krúdy Gyula, *A Poprád nem jön haza*, 1910 (1379)

qu'il est question d'un village slovaque (*Le fantôme de Podolin, Ludacskai, qui vendit son cercueil*<sup>10</sup>, *L'extravagant Kaveczy*<sup>11</sup>). On peut à ce propos s'attarder sur les effets du séjour en Amérique sur les Slovaques de retour dans la monarchie conservatrice hongroise. Dans la nouvelle *Comment vendent-ils la patrie?*, le juge Flótás en charge de l'autorité dans la petite ville émet sur eux un jugement digne d'intérêt : « Avec celui qui n'est pas encore allé en Amérique, l'État hongrois peut s'en sortir d'une manière ou d'une autre. Mais pour celui qui a traversé l'océan, ce n'est pas seulement le préfet, mais l'État tout entier qui ne vaut pas pipette. » Cette phrase fait écho au comportement du personnage slovaque dans *Le fantôme de Podolin*, György Krúdy, paysan insoumis de retour d'Amérique, tourné en dérision et battu par l'imposante intendante, Mme Komáromi. Ses idéaux d'égalité ne sont pas acceptés par les Slovaques restés au pays, qui le trouvent d'ailleurs très suspect. Sans se pencher sur la véracité de telles attitudes, il est intéressant de constater que Krúdy a pris la peine à de multiples reprises de la retranscrire.

Hormis les travaux agricoles, les Slovaques sont aussi présents dans la petite industrie ou le petit commerce ambulante, occupations traditionnellement délaissées par les Hongrois qui les méprisent et leur préfèrent, dans l'imaginaire commun, la fonction de propriétaire terrien dans l'*Alföld*. Krúdy rend compte de cette réalité aussi : il fait souvent mention de métiers exercés par ses personnages slovaques : on retrouve ainsi un verrier dans *Le diable prendra quelqu'un*<sup>12</sup>, des voituriers dans *Le secret de Sindbad*<sup>13</sup>, un vendeur de corbeilles dans *Le voyage d'automne*<sup>14</sup>, des vendeurs de plats dans *La femme assise par terre*<sup>15</sup>, un rétameur ambulante dans *L'histoire*<sup>16</sup>, avec cette qualification humoristique : « ce rétameur était un Slovaque comme on n'en fait plus qu'au beau milieu du comitat d'Árva ». Ces personnages n'ont le plus souvent aucun rôle, et sont simplement mentionnés.

On retrouve aussi chez Krúdy de fréquentes mentions d'une domesticité d'origine slovaque. Cette domesticité est pour l'essentiel composée de femmes, à tel point que cette grande récurrence des servantes d'origine slovaque pourrait jusqu'à former un type littéraire. Il est fait mention de « servante fidèle » dans *Zathureczky le paresseux*<sup>17</sup> et *Une ancienne histoire*<sup>18</sup>, de « femmes de chambre slovaques » dans *La rencontre de Krisztina*<sup>19</sup>, ou encore de

---

<sup>10</sup> Krúdy Gyula, *Ludacskai, aki a koporsóját eladta*, 1927 (3519)

<sup>11</sup> Krúdy Gyula, *A hóbortos Kaveczy*, 1907 (1204)

<sup>12</sup> Krúdy Gyula, *Valakit elvisz az ördög*, 1956 (4323)

<sup>13</sup> Krúdy Gyula, *Szindbád titka*, 1911 (1518)

<sup>14</sup> Krúdy Gyula, *Őszi utazás*, inconnu de la bibliographie

<sup>15</sup> Krúdy Gyula, *A földön ülő nő*, 1925 (3273)

<sup>16</sup> Krúdy Gyula, *A történet*, inconnu de la bibliographie

<sup>17</sup> Krúdy Gyula, *A tunya Zathureczky*, 1902 (693)

<sup>18</sup> Krúdy Gyula, *Egy régi történet*, 1909 (1340)

<sup>19</sup> Krúdy Gyula, *Krisztina ismerettsége*, 1916 (2066)

« servante slovaque à jupe plissée » dans *Sindbad le navigateur*<sup>20</sup>.

Cet emploi récurrent rappelle l'image traditionnelle<sup>21</sup> des Slovaques comme peuple servile. La prétendue servilité des Slovaques est une image tant forgée à partir d'une expérience de la réalité (historiquement on retrouve parmi eux une grande proportion de serfs) que de représentations. Ce sont justement ces représentations qui nous intéressent ici. Les Slovaques sont perçus comme travailleurs et dociles, attributs par excellence de la domesticité. Cette représentation stéréotypée des Slovaques est investie de présupposés idéologiques. Ainsi, c'est pour vanter les qualités du peuple slovaque et revaloriser les peuples slaves en général que le philosophe Herder les qualifie ainsi dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*.

La présence de nombreuses servantes slovaques dans l'œuvre de Krúdy n'est donc pas anodine, et ne doit pas être interprétée comme simple retranscription d'une réalité sociologique. En effet, c'est plus généralement la femme slovaque servile que Krúdy élève au rang de type littéraire : il fait de la servante slovaque l'archétype de la femme servile. Dans le roman *Pirouette*<sup>22</sup>, il met ces mots dans la bouche de Don Quichotte : « Certaines femmes ont dans leur âme quelque chose de la servante slovaque : il faut d'abord bien les battre, et ensuite les caresser ».

Le meilleur représentant de ce type littéraire serait le personnage de Hanka, dans la nouvelle *L'extravagant Kaveczyk*. Femme slovaque, son personnage est pourtant plus largement développé, au point de pouvoir faire d'elle l'archétype de la femme servile. Alors même qu'elle épouse un riche tisserand de Podolin, il est dit d'elle qu'elle reste une « paysanne commune » que son mari bat et prend pour une servante comme les autres. Elle travaille à la cuisine avec les servantes, se tue à la tâche et fait preuve d'une extrême déférence envers son mari qu'elle sert « comme une esclave ». Lorsqu'il la chasse de la maison pour la remplacer par une jeune et belle femme, elle finit par mourir de chagrin.

Il n'est pas anodin que ce soit une femme slovaque qui incarne l'archétype de la femme servile, et sur ce point aucun doute ne subsiste au sujet de Hanka : outre son nom, il est dit d'elle qu'elle ne parle que slovaque, et qu'elle porte des *bocskor*<sup>23</sup>, marque de son origine ethnique et de sa position sociale. Elle semble donc par nature soumise à son mari et seigneur (úr), au contraire de la nouvelle femme, la veuve Kornidesz, qui ensorcelle les hommes. Les deux femmes sont en tout opposées, et on remarque le parallélisme de construction entre le

---

<sup>20</sup> Krúdy Gyula, *Szindbád, a hajós*, 1911 (1490)

<sup>21</sup> Voir à ce propos l'article de L. Kiss, et I. Nagy, 'A Magyarok Szlovákokról Alkotott Képe a Reformkorban. A Közös Történelem Vitás Kérdései', *Acta Academiae Paedagogicae Agriensis, Nova Series*, XXXVI (2009).

<sup>22</sup> Krúdy Gyula, *Pirouette*, 1917 (2236)

<sup>23</sup> Sorte de sandales en cuir, portées surtout par les paysans des nationalités (en particulier par les Roumains). Chez Krúdy en revanche, ils peuvent apparaître comme un marqueur de l'identité slovaque de ses personnages.

départ de Hanka chassée de la maison de son mari qu'elle quitte sur une « charrette slovaque » et l'arrivée de la veuve dans un traîneau flambant neuf.

Le monde slovaque rural est représenté comme un monde clos dans lequel l'écrivain hongrois ne peut pénétrer, et qu'il se contente de décrire de l'extérieur. Cette irréductible altérité peut s'expliquer par la barrière linguistique : Krúdy ne parlait pas slovaque et le comprenait peu, il met pourtant en scène des personnages ne parlant que le slovaque (comme Hanka). Les représentations qu'il fait de ce monde slovaque rural sont relativement traditionnelles : elles reprennent à la fois les caractéristiques générales du mode de vie rural des Slovaques et les stéréotypes hérités de l'époque libérale qu'elles confortent.

En revanche, les personnages slovaques à l'identité plus ou moins troublée par la vie citadine et la cohabitation qu'elle y entraîne présentent une autre image de l'altérité dans leur confrontation avec les Hongrois. Ces personnages sont d'ailleurs plus développés que les premiers, jusqu'à devenir éponymes pour certains.

#### *L'identité slovaque à l'épreuve de la confrontation*

Intéressons-nous aux personnages slovaques que l'on retrouve dans les villes ou cohabitant avec d'autres nationalités, comme c'est le cas des rares nobles slovaques vivant dans les manoirs. La principale différence entre ces personnages et ceux évoqués précédemment est leur milieu social plus élevé, qui suppose entre autre le fait qu'ils soient tous magyarophones. On peut distinguer chez Krúdy, en généralisant quelque peu, deux façons de traiter cette identité slovaque à l'épreuve de la cohabitation. La première serait l'incertitude, l'indéfinition, le doute persistant quant à l'identité nationale du personnage. Comme s'il n'était pas nécessaire de la définir, que finalement cette question n'était pas primordiale, ou bien qu'il n'était pas possible de donner une réponse univoque à cette question au vu de la cohabitation multiséculaire en Haute Hongrie de Magyars, de Slovaques, d'Allemands et de Polonais <sup>24</sup>. Une autre façon de traiter l'identité slovaque de ses personnages, on le verra par la suite, est d'en faire une identité problématique.

Les principaux indices que nous possédons sur l'identité nationale des personnages, quand celle-ci n'est pas explicitement mentionnée, sont le nom de famille et la (ou les) langue(s) parlée(s) par les personnages. Pour un lecteur partageant la culture, « l'espace idéologique » de l'auteur, ces indices suffisent à définir l'identité des personnages. Prenons l'exemple de Sárvári, propriétaire en Haute Hongrie et personnage principal de la nouvelle *La seigneurerie*

---

<sup>24</sup> En 1412, le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg mit en gage 13 villes et 3 châteaux de la région de Szepes (dont Podolin) au roi de Pologne Ladislas II Jagellon, afin de financer la guerre contre Venise. Ces villes ne retournèrent à la Hongrie qu'en 1772, après 360 années d'administration polonaise.

*en fuite* <sup>25</sup>. Il porte un nom hongrois, son statut de propriétaire terrien aussi est traditionnellement celui du seigneur hongrois, mais il est dit de lui qu'il parle « avec un accent slovaque » et se trouve être bilingue : « il se mit à jurer en hongrois comme en slovaque ». Cet exemple de mixité fait hésiter : il pourrait tout aussi bien être Hongrois que Slovaque, mais plus certainement membre de l'ethnie palóc <sup>26</sup>. On trouve aussi d'autres cas où les indices sur la nationalité des personnages sont contradictoires. Ce sont ces cas qui nous intéressent ici.

*Zathureczky* est un nom de famille récurrent que l'on retrouve dans plusieurs nouvelles, au même titre que *Lubomirszki* et *Gaál*. Mais si chez ces deux derniers, aucun doute ne subsiste sur l'appartenance nationale (le premier nom est polonais, le second hongrois), la famille *Zathureczky* présente de multiples cas de figure. Dans la nouvelle *Zathureczky le paresseux*, Mihály *Zathureczky* est désigné comme étant « *tót* » par un autre personnage. En revanche, dans *Le marché aux chiens d'Eperjes* <sup>27</sup>, *Zathureczky* représente l'archétype du noble (*úr*) hongrois désargenté. Dans la nouvelle *La couronne polonaise* <sup>28</sup>, Mihály *Zathureczky* se dit être le descendant légitime de la couronne polonaise. Enfin, son appartenance nationale n'est pas mentionnée dans la nouvelle *La plaisanterie de Zathureczky* <sup>29</sup>. Si la récurrence du prénom Mihály prête à confusion, il ne s'agit pas d'un même personnage qui reviendrait à la manière de ceux de la Comédie humaine, mais d'une vaste famille qui porte en elle les contradictions de l'identité nationale dans une région multiethnique. L'explication est fournie dans le roman *L'affaire Eszter Solymosi* <sup>30</sup> : la présence d'un *Zathureczky*, décrit cette fois comme « un homme de Haute Hongrie », donne lieu à la description des origines de la famille, anoblie par Béla IV et originaire du comitat de Turócz, mais possédant aussi une branche polonaise. Le nom de *Zathureczky*, en effet, est déjà mentionné par Antal Szirmay dans *Hungaria in Parabolis* comme étant un nom de famille slovaque anoblie, ce qui explique le -y de noblesse de ce nom d'origine slave.

Autre exemple : le personnage de Riminszky dans le roman *Le fantôme de Podolin*. Kázmér Riminszky est un riche bourgeois de Podolin, éleveur de brebis. D'origine polonaise, sa famille traversa la frontière et s'établit à Podolin 300 ans auparavant. Pourtant il devient slovaque de manière inattendue dans la bouche du docteur venu le soigner. Celui-ci lui dit : « tu es bien assez Slovaque toi-même, Riminszky, tout dépend de quand Jarinkó toussera pour toi. Tu partiras aussi, comme les autres Slovaques ». Krúdy nous propose donc ici une vision

---

<sup>25</sup> Krúdy Gyula, *A bujdosó földesuraságról*, 1906 (1057)

<sup>26</sup> Ethnie du nord de la Hongrie vivant dans le comitat de Nógrád, dont le parler intègre au hongrois des éléments du slovaque. L'aire linguistique palóc s'étend à tout le nord de la Hongrie.

<sup>27</sup> Krúdy Gyula, *Az Eperjesi kutyavásár*, 1906 (1111)

<sup>28</sup> Krúdy Gyula, *A lengyel korona*, 1905 (975)

<sup>29</sup> Krúdy Gyula, *Zathureczky tréfája*, 1906 (1092)

<sup>30</sup> Krúdy Gyula, *A tisztaeszlári Solymosi Eszter*, 1931 (3920)

non réaliste de l'identité nationale et semble investir l'identité slovaque d'un sens quasi poétique. Riminszky serait bien assez slovaque pour mourir puisque, d'après la légende, lorsque Jarinkó tousse, c'est une paire de bocskor qui perd son propriétaire : un Slovaque meurt.

Par ces exemples, nous pouvons conclure que pour Krúdy, la nationalité est certes définie par les indices habituels, à savoir le nom de famille et la langue parlée, mais aussi et avant tout par le regard des autres.

C'est justement ce regard des autres qui fait de l'identité slovaque une identité problématique. En effet, lorsqu'elle est mentionnée de façon univoque, l'identité slovaque des personnages est présentée chez Krúdy comme une tare, un défaut, et ce avec mépris. La fameuse Dócziné fait par exemple référence à un proverbe blessant lorsqu'elle dit de Zathureczky « Monsieur est de la race de ces Slovaques dont le proverbe dit qu'ils ne sont même pas des hommes » (*Zathureczky le paresseux*). Alors même qu'ils côtoient les Hongrois dans les sphères supérieures de la société, les Slovaques restent dans une position de subordonnés, d'inférieurs. C'est donc avec condescendance qu'il est question de leur identité slovaque.

La nouvelle *L'école de danse*<sup>31</sup> qui se déroule dans une ville inconnue, mais probablement à Nyiregyháza, met en scène un professeur de danse d'origine slovaque, Mr Andercs. On peut supposer que ce Slovaque assimilé et fréquentant la bonne société est un Tirpák. Mais nous allons voir que ces derniers ne bénéficient pas d'un traitement particulier de la part de Krúdy. Attardons-nous sur la remarque faite par le narrateur à propos du titre du maître de danse : « Je crois que tous les professeurs de danse s'appellent Monsieur depuis leur naissance. Seul monsieur Andercs acquit injustement ce titre. Lui n'est en effet qu'un petit Slovaque ». Cette marque de mépris porte en elle un jugement social : un Slovaque ne peut qu'usurper son titre. Quand bien même il fréquente la bonne société et apprend la danse à ses enfants, Andercs en est exclu (il ne reste pas au bal des adultes lorsque sa présence n'est plus requise). De plus, il porte sur lui les marques de cette différence ontologique : il est décrit comme petit, sans moustache, à l'apparence bohème. Il déroge donc au modèle du *úr magyar*. Pourtant ce jugement est prononcé sans aucune forme de méchanceté : la description du petit maître de danse est faite avec une certaine tendresse, les enfants s'empressent de lui plaire et craignent ses remarques. La systématisme avec laquelle revient la marque de mépris à propos des Slovaques en est d'autant plus remarquable.

Le mépris à l'encontre des Slovaques est rendu chez Krúdy sous la forme d'un jugement social : il ne semble pas tant insister sur les caractères-types pour dresser un portrait archétypique du Slovaque, que sur la différence fondamentale entre un Slovaque et un *úr*

---

<sup>31</sup> Krúdy Gyula, *A tánciskola*, 1897 (346)

hongrois. Ce qui permet de voir se dessiner en creux une représentation de ce *úr* hongrois. Voyons à ce propos la nouvelle *Le marché aux chiens d'Eperjes*. Le narrateur, Zathureczky a hérité de lévriers qu'il ne peut nourrir, faute d'argent. Son ami Jankó Cseszkó, d'origine slovaque comme son nom l'indique, se propose alors de les vendre pour lui. Le portrait de Cseszkó dressé par son ami fait apparaître en creux le portrait du *úr* hongrois : encore une fois, le même jugement social vient dire qu'un Slovaque ne peut être un *úr* (« Il était Slovaque, le pauvre, mais se trouvait avoir assez de vertus nobles pour devenir mon ami. »), mais heureusement, Cseszkó partage les valeurs de Zathureczky et des nobles hongrois : il est amateur de vin, de belles femmes, joue aux cartes avec élégance et s'y connaît en chevaux aussi. Tout au long de la nouvelle, le personnage est pourtant traité avec un paternalisme méprisant et une certaine condescendance par son ami hongrois : il reste le « pauvre petit Slovaque » qui ignore les règles de la bonne société, et imagine, par exemple, qu'on peut vendre des lévriers, animal noble par excellence, au même titre que les chevaux : « Bien sûr, le pauvre Cseszkó n'y pouvait rien, si le bon Dieu l'avait fait Slovaque. Il faut être Slovaque pour imaginer vendre des lévriers. ».

On retrouve le motif du vin comme attribut du seigneur hongrois dans la nouvelle *Le courtisan de la dame défunte*<sup>32</sup> : Szklabonyai, personnage d'origine slovaque, mais assimilé et membre de la haute société, se retrouve ivre à un dîner et parle aux bouteilles. Ce qui fait dire au capitaine Kopornai que les Slovaques ne savent pas boire de vin, et ne comprennent que la *pálinka* : « Rien ne sert de faire boire du vin à un Slovaque, il ne comprend que la *pálinka*. En revanche, il est vrai que le grand-père de Szklabonyai vivait déjà ici. Mais il restait un Slovaque par ses origines ». Le vin, alcool noble et attribut du seigneur hongrois, est ici opposé à la *pálinka* comme alcool des Slovaques, du petit peuple. Il s'agit là d'un motif fréquent que l'on retrouve dans d'autres nouvelles<sup>33</sup>. On peut comprendre cette attribution de la *pálinka* aux Slovaques comme un euphémisme de la part de Krúdy en référence à l'alcoolisme généralisé chez les Slovaques, qui apparaît souvent dans les caricatures.

Il est intéressant de constater que ce mépris généralisé prend la forme d'un jugement social, d'une différence ontologique entre « *tót* » et « *úr* ». Cela n'est pas sans rappeler l'image traditionnelle du peuple slovaque comme peuple de paysans, de subordonnés, qui usurpent leur place dans la bonne société.

Pourtant si Krúdy rend compte de façon quasi automatique de ce mépris ambiant à l'encontre des Slovaques assimilés, c'est pour s'en distancier aussitôt : ces jugements sont en effet émis par des personnages desquels le narrateur ou l'écrivain peut se désolidariser. Ce phénomène

---

<sup>32</sup> Krúdy Gyula, *A holt asszony udvarlója*, 1904 (836)

<sup>33</sup> Il est dit par exemple dans la nouvelle *Le secret de Sindbad* que le tavernier « sert de la *pálinka* aux Slovaques et du vin au directeur » (« *méri a pálinkát a tótoknak, és bort ad az igazgatónak* »).

de distanciation de l'auteur par rapport à la narration est étudié par G. Bezeczky<sup>34</sup>. La « double vision » présente simultanément une situation d'accord entre le narrateur et le personnage, et leur désaccord : le narrateur n'assume pas la position du personnage qu'il décrit. La tension qui en résulte fait tout l'intérêt du texte. C'est pourquoi il faut porter une attention particulière à la narration et à sa prise en charge.

Étudions la rivalité des interprétations présente dans la nouvelle *Le marché aux chiens d'Eperjes*. Tout au long de la nouvelle, la narration est prise en charge par un unique narrateur qui se trouve aussi être le protagoniste : Zathureczky. L'ironie de l'auteur est pourtant perceptible dans la façon dont il se distancie de son narrateur, d'abord par les guillemets, puis en le décrédibilisant. En effet Zathureczky, qui ne peut garder les lévriers, se voit proposer par son ami Cseszkó de les vendre. Ce à quoi, comme nous l'avons vu, il répond avec mépris mais tente l'affaire pour avoir une raison de se moquer de son ami : « Ah tu vas voir, rusé Slovaque, me dis-je ne moi-même, je te rendrais bientôt la pareille. ». Mais Cseszkó réussit à vendre les lévriers et du même coup, le jugement méprisant sur les Slovaques se trouve décrédibilisé. L'auteur opère un retournement de situation : Zathureczky se lance lui-même dans le commerce des lévriers, lui qui affirmait qu'il n'y avait qu'un Slovaque pour imaginer vendre des lévriers : « Il faut être Slovaque pour imaginer vendre des lévriers. [...] Le lévrier est un animal noble, pas un âne qu'on achète au marché ». Pourtant Krúdy s'amuse dans une chute finale qui semble redonner raison à Zathureczky : les Slovaques ne connaissent finalement rien aux lévriers et les engraisent. On raconte même que quelque part chez les *tót*, un lévrier aurait été abattu à la place d'un cochon. Par cette rivalité des interprétations, l'auteur ne semble prendre aucun jugement à sa charge et ne fait que s'amuser de ses personnages.

Le traitement des personnages slovaques à l'épreuve de la confrontation identitaire est marqué par le jugement social des personnages hongrois, qui relègue les premiers à une position d'inférieurs, voire de bêtes<sup>35</sup>. Cette hiérarchisation sociale, qui recoupe de fait une hiérarchisation nationale, est empruntée par Krúdy aux stéréotypes ayant cours depuis l'époque libérale. Ils permettent de dresser en creux une image magnifiée du Hongrois, reconnaissable à ses bottes, son goût pour le vin et la bonne chair. Ces stéréotypes font du Slovaque, plus encore que de toute autre nationalité, le miroir inverse et l'antithèse du Hongrois. Cette antithèse dépasse la simple opposition géographique entre *Alföld* et *Felvidék*,

---

<sup>34</sup> G. Bezeczky, *Gyula Krúdy's earlier short stories*, Hungarian Studies 13/2 (1998/1999), Akadémiai Kiadó, Budapest

<sup>35</sup> À ce sujet, voir l'article de L. Kiss « *A tót ember nem ember, a kása nem étel. Adalékok a reformkori magyarok szlovákokról alkotott képéhez* ». L'auteur y analyse entre autres les images forgées à partir des habitudes alimentaires : les Slovaques sont représentés comme des bêtes mangeant du fourrage (avoine, orge millet), alors que les Hongrois de l'*Alföld* font pousser du blé, céréale « *magyare* ».

elle recouvre une opposition sociale (seigneur/serf, riche/pauvre), et nationale. Les Slovaques sont effet perçus par les Hongrois comme un peuple sans Histoire, sans nation politique dont le sort est lié à celui de la nation historique hongroise. Si les Slovaques forment bien un peuple et en ont toutes les caractéristiques (langue, littérature, habit traditionnel...), ils ne peuvent en aucun cas former une nation. Ils sont donc systématiquement dépréciés, et la presse rend compte de cette image forgée de l'infériorité du peuple slovaque.

De même que la représentation du monde slovaque rural, la représentation des Slovaques dans les villes est chez Krúdy relativement conventionnelle. Ses personnages ne heurtent pas les représentations communes, et pour certains, les confortent même. Il faut pourtant apporter une nuance, qui est la distance à laquelle Krúdy comme auteur se maintient par rapport à ces stéréotypes. Il ne fait en effet qu'en rendre compte sans les faire siens, et présente à son tour une représentation personnelle.

#### *Construction d'un imaginaire littéraire*

En effet, si on retrouve chez Krúdy une grande partie des stéréotypes ayant cours à propos des Slovaques, il s'en écarte parfois pour proposer un traitement littéraire particulier de ses personnages. C'est notamment le cas lorsqu'il rend compte, à demi mots et dans de rares nouvelles, de la crispation identitaire et du contexte politique. Ce contexte n'est pas évoqué pour lui-même ni pour permettre à l'auteur d'exprimer un parti pris. Il apparaît au contraire comme un cadre dans lequel se développe une autre histoire.

Dans la nouvelle *Ludacskai, qui vendit son cercueil*, Krúdy met en scène l'arrivée à Podolin de la fonctionnaire de poste hongroise envoyée par la circonscription. Celle-ci rassemble une petite société hongroise composée de notables locaux et monte une chorale patriotique qui s'affiche sur la place du marché de la petite ville mi-slovaque, mi-allemande. Cette petite fonctionnaire « moderne » qui porte l'uniforme et qu'on ne voit que parler hongrois (alors que Ludacskai, son patron, parle aussi slovaque) représente l'irruption de l'administration et son rôle dans la politique de magyarisation. On pourrait s'attendre à ce que ce tableau porte Krúdy à des considérations d'ordre politique, mais ce rassemblement patriotique ne fait que montrer le succès auprès des hommes de la demoiselle de la poste, qui rend Ludacskai jaloux et amoureux (il finira par vendre son cercueil par dépit). De plus, l'uniforme n'était là que pour faire plaisir à Ludacskai et non pour animer des velléités nationalistes.

Les histoires de femmes concurrencent donc chez Krúdy l'importance de la politique. On peut y voir un règlement littéraire des conflits politiques. Plus généralement, les femmes semblent avoir un rôle particulier dans ces conflits créés par les hommes. C'est le cas notamment des femmes slovaques, qui de même que les belles juives désamorcent les velléités antisémites,

contrecarrent les préjugés et les discours nationalistes. Les femmes tirent de leur beauté leur rôle pacificateur. Dans la nouvelle *Comment vendent-ils la patrie ?*, l'oncle du narrateur, Pál Csáki, méprise les Slovaques, juge l'administration trop laxiste avec eux, et voudrait quant à lui tous les enfermer ou les mettre au supplice. La violence de son jugement étonne le juge Flótás en charge de l'administration dans la petite ville, et beaucoup plus compréhensif. La haine de Csáki est finalement vaincue par la beauté de la femme du juge Flótás, la slovaque Marica, qu'il rencontre au dîner. Il admire ses mains et ses formes. Toute sa méchanceté est retombée, et il regrette simplement de « ne pas savoir parler slovaque » pour converser avec la belle.

De même dans la nouvelle *La visite des dames*<sup>36</sup>, le directeur d'une station de bain fait appel aux femmes slovaques de la ville voisine de Huta pour distraire les vacanciers hongrois. Les hommes restent entre eux et discutent de politique, dénonçant le panslavisme, mal duquel on accusait les Slovaques dès qu'ils voulaient promouvoir leur identité nationale slave. Kapránszky apporte pourtant une nuance : si les hommes sont à condamner pour de telles idées, les femmes en revanche n'y peuvent rien, et on ne peut leur en vouloir (« Il est vrai que Szkil est lui-même un abominable panslave, mais que peut y faire sa femme ? Sa femme y peut d'être la plus belle femme du comitat. »). Ainsi, tout en dénonçant le panslavisme, les hommes vantent dans le même temps l'archétype de la beauté slave, dont Mme Szkil avec ses yeux bleus est une représentante.

La beauté des femmes communément reconnue permet de réconcilier les différends : la question nationale prend fin lorsqu'on parle de femmes. Les hommes de la station de bains se mettent alors à chanter devant les femmes qui dansent, et le professeur Porubszky, « hongrois farouche » malgré la consonance slave de son nom, entonne des chants populaires slovaques. Szombathy quand à lui chante un texte de Petőfi, lui qui malgré son nom est devenu slave en épousant la belle Hanka. Ce chiasme identitaire mêle les appartenances et c'est dans la confusion qu'émerge une joyeuse cohabitation entre les individus, malgré les différends politiques. Ce qui étonne le narrateur qui en conclut qu'il n'y aurait pas de question nationale. Si le sujet de la politique est abordé c'est donc pour promouvoir la cohabitation pacifique et multiculturelle, la réconciliation dans la commune admiration de la beauté des femmes. C'est en effet la cohabitation pacifique qui prime chez Krúdy dans sa représentation de la région multiethnique de Haute Hongrie, et les différends nationaux ne sont abordés que pour pouvoir être résorbés. Dans les nouvelles écrites après 1918, c'est-à-dire après le démantèlement de la Hongrie historique, la nostalgie est parfois perceptible dans l'évocation de cette époque où les nobles hongrois et slovaques vivaient ensemble en Haute Hongrie (*Que s'est-il passé cette*

---

<sup>36</sup> Krúdy Gyula, *Asszonyok inspekciója*, 1907 (1166)

nuit-là ?<sup>37</sup>). Même après la Grande Guerre, Krúdy continue de manière anachronique à mettre en scène les « *tót* » de la Hongrie historique, et jamais les « *szlovák* » de Tchécoslovaquie. On pourrait reconnaître dans cette nostalgie une quête du Temps perdu, mais sa démarche n'a rien de proustien. Au contraire, on pourrait dire qu'il s'agit plutôt d'une recherche de l'espace perdu. Le temps n'est en effet pas la préoccupation première de Krúdy : ces nouvelles se situent dans un temps indéfini, qui semble ne pas passer, un temps circulaire permis par l'écriture<sup>38</sup>. Ainsi le fort, *vár*, apparaît comme le lieu où ce temps s'est arrêté. Il peut être en ruines, mais abrite toujours les descendants de la famille qui l'érigea, et s'oppose à la ville, *város*, dont les habitants sont agités par des préoccupations contemporaines.

Cette image du fort, entouré de paysans slovaques vivant comme depuis toujours sous l'autorité paternaliste et bienveillante de leur seigneur hongrois, est récurrente dans l'oeuvre de Krúdy. On la retrouve notamment dans *Le fantôme de Podolin*, Mme Komáromi représentant en tant qu'intendante le seigneur bienveillant mais sévère, qui règne sur le peuple docile des paysans slovaques, sans que les questions nationales n'inquiètent personne. Cette représentation rappelle celle de Mikszáth, qui décrit dans *Le siège de Beszterce*<sup>39</sup> un seigneur hongrois mimant la guerre et rassemblant ses paysans slovaques en armée, autour de son fort. Krúdy lui emprunte cette image de l'armée des paysans slovaques.

Dans la nouvelle *Les fidèles Slovaques*<sup>40</sup>, l'intendant du fort, Boronkai, rassemble une armée de paysans slovaques pour partir en guerre contre l'Empereur, ce qu'ils font joyeusement. La description des Slovaques se fait toujours au pluriel (« *a tótok* », « *tótjaink* », ou formule plus paternaliste « *tótockák* »), ils ne prennent pas la parole individuellement mais à l'unisson et chantent d'une seule voix un chant patriotique. Dans la nouvelle *La botte de Komoróczy*<sup>41</sup> le ton se fait encore plus paternaliste pour désigner les Slovaques fidèles à Rákóczi. Là encore leur armée rassemblée parle comme un seul homme.

Le fantasme du passé et l'imaginaire de 1848 sont très liés à ces représentations de l'armée de Slovaques, peu belliqueux ni glorieux guerriers, mais plutôt simples et joyeux comme une armée d'enfants. La formule « *a tótok* » qui revient comme une incantation, exclusivement dans sa forme plurielle, apparaît comme la clé de ce fantasme du passé. Il ne s'agit plus de représenter les Slovaques de manière positive ou péjorative, mais de faire ressurgir une image de la Hongrie disparue. La désignation « *a tótok* » perd son caractère anachronique pour se charger d'un sens plus poétique : ressusciter une image du passé historique.

---

<sup>37</sup> Krúdy Gyula, *Mi történt az éjjel ?*, 1925 (3221)

<sup>38</sup> Voir à ce sujet l'article de G. Bezeczký, *Gyula Krúdy's earlier short stories*, op. cit.

<sup>39</sup> Mikszáth Kálmán, *Beszterce ostroma*, 1894

<sup>40</sup> Krúdy Gyula, *A hűséges tótok*, 1925 (3326)

<sup>41</sup> Krúdy Gyula, *Komoróczy csizmája*, 1904 (888)

Krúdy dresse dans son œuvre un tableau du monde slovaque dans la Hongrie historique étonnement large et complet pour son époque. Il rend compte de manière générale de sa réalité sociologique : la prépondérance des paysans, du travail dans la petite industrie et la domesticité, la très grande pauvreté, mais aussi la présence de certains Slovaques dans les villes de Haute Hongrie et l'exception que constituent les Tírpák. Pourtant Krúdy reste conscient de son identité d'écrivain hongrois et ne s'identifie pas à ses personnages slovaques. Il n'en propose qu'une représentation de l'extérieur, ce qui lui permet de rendre compte des stéréotypes et autres lieux communs sur leur infériorité, tout en réinvestissant les « *tót* », de manière inédite, d'une charge poétique personnelle. Il fait partie des premiers écrivains, avec Jókai, et plus encore Mikszáth<sup>42</sup>, à faire des Slovaques et de la Haute Hongrie un sujet de la littérature hongroise.

---

<sup>42</sup> Pour ce qui est de la représentation des Slovaques dans la littérature hongroise et chez ces trois auteurs en particulier, voir l'article de P. Hajdu « *On the Ethnic Border : Images of Slovaks in the Writings of some Hungarian Modernists* » in *History of the Literary Cultures of East-Central Europe: Junctures and Disjunctures in the 19th and 20th Centuries*, vol. 4 Types and Stereotypes, 2010, mais aussi l'article de A. Fábri « *Vár, város, adoma : A Felvidék képe Jókai Mór, Mikszáth Kálmán és Krúdy Gyula műveiben* »